



Le Transfrontalier

Pratiques et représentations

sous la direction de
Nikol Dziub

épure
ÉDITIONS ET PRESSES UNIVERSITAIRES DE NIEMA

Document extrait de *Le Transfrontalier : pratiques et représentations*
sous la direction de Nikol Dziub

Ouvrage publié avec le concours de l'Institut de recherche en Langues et Littératures Européennes (ILLE, UR 4363) de l'université de Haute-Alsace, du *Frankreich-Zentrum* de l'université de Fribourg-en-Brisgau et du Centre Interdisciplinaire de Recherche sur les Langues Et la Pensée (CIRLEP, EA 4299) de l'université de Reims Champagne-Ardenne

Crédits de couverture : *Miniature Businessman on Map of Europe* - slon.pics
Conception graphique et mise en page : Éditions et presses universitaires de Reims

ISBN : 978-2-37496-114-9

ÉPURE - Éditions et presses universitaires de Reims, 2020

Bibliothèque Robert de Sorbon
Avenue François-Mauriac, CS40019, 51 726 Reims Cedex
www.univ-reims.fr/epure

Diffusion FMSH - CID
18-20 rue Robert-Schuman, 94 220 Charenton-le-Pont
www.lcdpu.fr/editeurs/reims

Ce document est mis à disposition selon les termes de la licence *Creative Commons* attribution / pas d'utilisation commerciale / pas de modification 4.0 international.



Espaces de frontière

Penser et analyser la frontière en tant qu'espace

CHRISTIAN WILLE

Université du Luxembourg

Article traduit de l'allemand
par Ghislaine Hoeborn



Les frontières se différencient non seulement en fonction des domaines d'étude où elles sont opérantes ou dans lesquels elles se constituent, mais également en termes de modes de (re)production et de formes. Cette contribution traitera en premier lieu de la forme de la frontière, sachant que ce n'est pas la frontière territoriale en tant que ligne qui importera, mais plutôt son caractère zonal et la question de savoir comment il est possible de l'aborder dans une perspective théorico-conceptuelle en vue d'une étude empirique. Il est plus judicieux de considérer les frontières territoriales comme des zones ou des espaces, la métaphore de la ligne s'avérant une pure fiction. Jusqu'au XVIII^e siècle, les frontières étaient conçues comme des espaces de contact et des zones de transition (convoitées), et ce n'est qu'avec l'avènement des États nationaux modernes que s'établit le concept

de la frontière comme ligne – sans pour autant qu'elle ait perdu empiriquement son caractère zonal. C'est ce qu'on peut notamment constater dans les régions transfrontalières où les frontières territoriales ne peuvent se réduire à leur fonction de ligne de différenciation ou de passerelle, mais au contraire s'élargissent – comme le montrent la mobilité transfrontalière des travailleurs et des consommateurs ainsi que la mobilité résidentielle –, se transformant ainsi en zones de l'entre-deux. Ces zones ne peuvent pas être assimilées aux espaces situés en deçà et au-delà d'une frontière territoriale, elles représentent des espaces autonomes, dits « espaces de frontière », qui revêtent une identité liminale.

L'objet de cette contribution est de savoir comment il est possible de décrire et d'étudier de tels espaces que l'on peut observer en tant que productions quotidiennes. Il s'agit d'aborder de manière conceptuelle le caractère zonal de la frontière, et donc la dimension spatiale ainsi que le potentiel innovateur et imprévisible de la liminalité – et par suite sa contingence sociale. La géographie sociale et la sociologie de la culture peuvent nous livrer des points de départ pertinents. La mise en relation d'approches concernant l'espace et la pratique sociale issues de ces deux disciplines représente la base du modèle « espaces de frontière », qui permet de penser les frontières en tant qu'espaces et met en place une heuristique destinée à l'étude de constitutions spatiales centrées sur le sujet comme (re)production des frontières. Les pratiques sociales, la connaissance pratique ainsi que les aspects physico-matériels et socio-structurels tels qu'ils sont engendrés par les « frontaliers » dans des références transfrontalières font partie des catégories d'analyse.

Penser la frontière en tant qu'espace

La notion de frontière étant utilisée très différemment selon les champs épistémologiques et les disciplines, la démarche visant à mettre de l'ordre dans le champ des frontières s'avère pratique-

ment impossible. Au demeurant, une certaine tendance se retrouve dans l'étude des frontières – quelle que soit leur nature – et dans les problèmes qui y sont liés, tendance qui s'institutionnalise au croisement disciplinaire des *Border Studies*. Dans ce cadre, d'importantes impulsions ont émané de dynamiques issues de la mondialisation et de la fin de la guerre froide ainsi que de la considération accrue accordée aux approches poststructuralistes et ethnographiques depuis les années 1990¹. Actuellement, deux perspectives de recherche principales se font jour au sein des *Border Studies*. Dans le cadre d'une perspective plutôt *pragmatique*, les frontières nationales sont admises par les chercheurs principalement comme marquages non remis en cause jouant un rôle structurant pour la pratique sociale. Les questions concernant la nature et les répercussions des frontières nationales prédominent alors, ce qui conduit à une mise en avant des facteurs *Pull/Push*, des réseaux transnationaux ou des régimes frontaliers. Parallèlement, s'est établie une perspective de recherche *socioconstructiviste* qui comprend les frontières comme processus sociaux (de pouvoir) visant au marquage et à la démarcation². Dans cette perspective, les recherches se focalisent plutôt sur les pratiques sociales comme modes de négociation des frontières que sur les frontières matérielles et institutionnalisées. La question centrale de ces considérations concerne les processus de (re)production des frontières, également thématisés avec la notion de *de/rebordering*³. Toutefois, le caractère hétérogène de ces deux perspectives de recherche n'empêche pas d'établir des liens étroits entre elles ; au contraire, elles sont associées dans les études menées dans les régions transfrontalières quand il s'agit de dévoiler les connexités – encore insuffisamment considérées

-
1. Voir Thomas M. Wilson et Hastings Donnan (dir.), *A Companion to Border Studies*, Hoboken, Wiley-Blackwell, 2012 ; et Doris Wastl-Walter (dir.), *The Ashgate Research Companion to Border Studies*, Ashgate, Farnham, 2011.
 2. Voir Christian Wille et Markus Hesse, « Räume: Zugänge und Untersuchungsperspektiven », in Christian Wille et al. (dir.), *Räume und Identitäten in Grenzregionen. Politiken – Medien – Subjekte*, Bielefeld, Transcript, 2014, p. 24-35.
 3. Voir Mathias Albert et Lothar Brock, « Debordering the World of States: New Spaces in International Relations », *New Political Science*, vol. 18, n° 1, 1996, p. 69-106.

d'un point de vue conceptuel et empirique – entre les frontières géopolitiques et les différenciations socio-symboliques.

Cette contribution, toutefois, s'inscrit dans le cadre de la perspective de recherche socioconstructiviste, celle-ci permettant des réflexions théoriques sur l'espace et la pratique. Le facteur primordial est la perspective dite *processuelle*, qui ne demande pas ce qu'est ontologiquement une frontière, mais comment une frontière est négociée, c'est-à-dire comment elle est établie, déplacée, franchie ou élargie. Selon cette perspective, les frontières ou les différences sont comprises comme résultats de processus sociaux – de quelque nature qu'ils soient –, les frontières ne pouvant donc être ni préalables ni naturelles, mais toujours et uniquement admises comme fabriquées et, par conséquent, comme contingentes et politiques. Deux approches allant de pair se sont imposées dans l'étude des processus de (re)production des frontières : les approches orientées vers le *discours* et les *représentations* essaient plutôt de reconstruire les négociations de différences au travers de la langue et des signes, les approches orientées vers la *pratique* et la *performativité* se tournent plutôt vers les pratiques du quotidien et la dimension corporelle de l'activité humaine, et vers les négociations de frontières qui s'y manifestent. Les processus de (re)production sont donc étudiés dans leur dimension matérielle et symbolique, avec pour objectif principal de mettre à nu les effets de tels processus.

Modes de (re)production des frontières	Effets des modes de (re)production des frontières	Forme de conception des frontières impliquée
Établissement	Séparation et fermeture	Ligne
Déplacement	Séparation et fermeture	Ligne
Franchissement	Ouverture, mise en relation	Ligne
Expansion	Liminalisation	Zone

Tableau 1. Les modes de (re)production des frontières et leurs effets

Il est possible de distinguer trois effets de la (re)production des frontières⁴ qui résultent des différents modes de (re)production (voir tableau 1). L'effet *séparation et fermeture*, associé en premier lieu à l'établissement et au déplacement des frontières, en fait partie. Ces deux modes de (re)production ont en commun la démarcation de l'autre qui devient constitutive du soi. La plupart du temps, la frontière est alors pensée comme une ligne, dans le sens d'un marquage de différence incluant ou excluant. Par ailleurs, il est possible de distinguer l'effet *ouverture et mise en relation*, qui est associé au franchissement de la frontière et renvoie à un passage vers l'autre au-delà de celle-ci (qu'elle ait été établie ou déplacée). Sous cet aspect, la frontière est généralement conçue comme une ligne dont le franchissement – lui-même conçu la plupart du temps comme un mouvement directionnel – permet d'entrer en contact avec l'autre. Enfin, il faut aborder le mode de (re)production qu'est l'expansion, dont l'effet peut être décrit comme une *liminalisation*. Ce concept, qui est inspiré des travaux de Victor Turner⁵, décrit la liquéfaction et l'abolition de catégories dichotomiques (par exemple le soi/l'autre) – en bref : des différences – au profit d'une zone d'incertitude et d'innovation. Cette zone de l'entre-deux implique une expansion et donc une dimension spatiale de la frontière.

La notion de frontière comprise comme espace caractérisé par une liminalité convient notamment pour des études effectuées dans les régions transfrontalières quand il s'agit de considérer les (re)productions des frontières en rapport avec la mobilité physique transfrontalière au quotidien. Il s'agit donc d'aborder des phénomènes empiriques qui présentent des traits transmigrationnaires ou qui « persistent » dans le franchissement de la frontière, comme les personnes qui traversent régulièrement et de manière circulaire une frontière territoriale pour faire leurs courses dans le pays voisin, pour

4. Voir David Newman, « Contemporary Research Agendas in Border Studies: An Overview », in Doris Wässl-Walter (dir.), *op. cit.*, p. 33-47.

5. Voir Victor Turner, *Das Ritual. Struktur und Anti-Struktur*, Frankfurt am Main, Campus, 2005, p. 94-127.

y pratiquer des activités de loisirs ou pour y travailler⁶. Pour de tels phénomènes observés dans de nombreuses régions transfrontalières, et que nous désignerons dans cette communication par le terme de « frontaliers », la *ligne* frontalière territoriale joue certes un rôle de par sa perméabilité et en tant que marquage de systèmes politiques, économiques, culturels et sociaux ; toutefois, pour la (re)production de la frontière territoriale au quotidien, la métaphore de la ligne manque de pertinence. Dans le contexte des frontaliers, les frontières territoriales se (re)présentent plutôt comme des espaces de l'entre-deux produits au travers des mobilités et pratiques qui s'ouvrent au niveau transfrontalier, lesquelles mobilités et pratiques maintiennent en mouvement les différences et sont caractérisées par une contingence accrue. Dans ce qui suit, nous tenterons de développer une heuristique potentielle destinée à la description et à l'analyse de tels espaces engendrés de manière performative. En nous appuyant sur différents concepts spatiaux, nous présenterons en premier lieu une conception de l'espace dérivée de la théorie de l'action qui, dans sa reformulation praxéologique, constitue la base du modèle « espaces de frontière ». Celui-ci repose sur un mouvement théorique actuel discuté depuis quelques années dans la sociologie germanophone : les « théories de la pratique⁷ ».

6. Voir Christian Wille, *Grenzgänger und Räume der Grenze. Raumkonstruktionen in der Großregion SaarLorLux*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2012.
7. Voir Andreas Reckwitz, « Grundelemente einer Theorie sozialer Praktiken. Eine sozialtheoretische Perspektive », *Zeitschrift für Soziologie*, vol. 32, n° 4, 2003, p. 282-301 ; Andreas Reckwitz, « Auf dem Weg zu einer kultursoziologischen Analytik zwischen Praxeologie und Poststrukturalismus », in Monika Wohlrab-Sahr (dir.), *Kultursoziologie. Paradigmen – Methoden – Fragestellungen*, Wiesbaden, Springer, 2010, p. 179-205 ; Stefan Moebis, « Handlung und Praxis. Konturen einer poststrukturalistischen Praxistheorie », in Stefan Moebis et Andreas Reckwitz (dir.), *Poststrukturalistische Sozialwissenschaften*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2008, p. 58-74 ; Frank Hillebrandt, *Soziologische Praxistheorien. Eine Einführung*, Wiesbaden, Springer, 2014 ; Frank Hillebrandt, « Praxistheorie », in Georg Kneer et Markus Schroeer (dir.), *Handbuch Soziologische Theorien*, Wiesbaden, Springer, 2009, p. 369-394 ; Hilmar Schäfer, *Die Instabilität der Praxis: Reproduktion und Transformation des Sozialen in der Praxistheorie*, Weilerswist, Velbrück, 2013 ; et Robert Schmidt, *Soziologie der Praktiken. Konzeptionelle Studien und empirische Analysen*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2012.

L'espace du point de vue théorique

Penser les frontières comme espaces et analyser les « espaces de frontière » de manière empirique nécessite que l'on se penche d'abord sur la catégorie de l'espace. Depuis le *spatial turn*, les sciences sociales et culturelles accordent de plus en plus d'attention à la dimension spatiale, ce qui a considérablement élargi la pluralité des concepts spatiaux et les approches analytiques potentielles⁸. Afin de mieux s'orienter dans le champ des espaces, trois interprétations possibles – qui se superposent partiellement – du concept d'espace seront présentées.

La *conception substantialiste absolue de l'espace* esquisse l'espace comme un élément du monde physico-matériel « existant réellement ». Il englobe aussi bien des surfaces de la Terre localisables géographiquement que l'espace abstrait de ses éléments physico-matériels. L'espace au sens de la surface de la Terre désigne une surface du monde physique, comme par exemple l'espace méditerranéen ou une agglomération, spécifiée par des données dominantes qui sont visibles. Dans cette interprétation, les frontières de l'espace sont définies par rapport à des caractéristiques de la surface de la Terre devant être désignées et présentent généralement des tracés flous. Parallèlement, on peut distinguer l'espace comme une expansion tridimensionnelle au sens d'un « conteneur » dans lequel apparaissent des objets, des personnes ou des événements. Au XVIII^e siècle, sous l'influence de la mécanique classique, Isaac Newton formulait cette compréhension de l'espace comme suit : « L'espace absolu, sans relation aux choses externes, demeure toujours similaire et immobile⁹ ». Cette compréhension attribue à l'espace une essentialité qui existe indépendamment d'autres objets.

-
8. Voir par exemple Christian Wille et Markus Hesse, « Räume: Zugänge und Untersuchungsperspektiven », art. cit. ; et Jörg Döring, « Spatial Turn », in Stephan Günzel (dir.), *Raum. Ein interdisziplinäres Handbuch*, Stuttgart, Springer, 2010, p. 90-99.
 9. Cité dans Prosper Schroeder, *La Loi de la gravitation universelle. Newton, Euler et Laplace : le cheminement d'une révolution scientifique vers une science normale*, Stuttgart, Springer, 2007, p. 78.

Cette conception absolutiste de l'espace s'est établie par le passé dans de nombreuses disciplines scientifiques. Par exemple dans la géographie, où Friedrich Ratzel, au XIX^e siècle, plaidait en faveur du concept de l'espace vital comme conteneur pour des formes de vie, de culture, de société et d'économie¹⁰. La détermination naturelle du social qu'implique ce concept est restée prégnante dans cette discipline jusque dans la deuxième moitié du XX^e siècle et renvoie à l'idée que l'espace agit sur les objets ainsi que sur les hommes s'y trouvant. La conception substantialiste absolue de l'espace est passée, entre autres, dans les sciences sociales avec la supposition que, dans les États nationaux, le territoire, la nation, l'État et la culture convergent pour former une entité ayant un effet homogénéisant, incluant vers l'intérieur et excluant vers l'extérieur. Les frontaliers ont montré bien avant l'internationalisation des années 1990 que les marges de telles « configurations spatiales¹¹ » sont perméables et qu'il n'est pas possible de défendre le caractère d'homogénéité et la dimension « enfermante » des sociétés. Néanmoins, ce n'est que sous l'effet des dynamiques issues de la mondialisation que le modèle du conteneur a été de plus en plus problématisé. On s'est ainsi interrogé sur le fait de savoir si les « occupants » des conteneurs nationaux peuvent être effectivement considérés comme des agents de logiques macro-structurelles et quelles explications la congruence supposée du territoire, de la nation, de l'État et de la culture peut (encore) livrer. Les concepts tels que la « dénationalisation », la « déterritorialisation » ou la « société mondiale¹² » et l'apparition de la thèse de la déspatialisation ont entraîné un changement du statut de la conception substantialiste absolue de l'espace : le social s'émancipant de l'espace suite au développement des technologies modernes et des médias, une perte d'im-

10. Voir Friedrich Ratzel, *Der Lebensraum. Eine biogeographische Studie*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1966 ; et Benno Werlen, « Geographie/ Sozialgeographie », in Stephan Günzel (dir.), *Raumwissenschaften*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2009, p. 142-158.

11. Voir Benno Werlen, *Sozialgeographie alltäglicher Regionalisierungen*. Vol. 2. *Globalisierung, Region und Regionalisierung*, Stuttgart, Franz Steiner, 1997.

12. Voir Steffen Mau, *Transnationale Vergesellschaftung. Die Entgrenzung sozialer Lebenswelten*, Frankfurt am Main, Campus, 2007, p. 35 sq.

portance de l'espace se fait jour. Même si la thèse de la déspatialisation ainsi reproduite essaie de dépasser la conception de l'espace comme conteneur, celle-ci reste néanmoins un élément constitutif dans la « disparition de l'espace », puisqu'on a recours ici au modèle d'ordre géopolitique des États nationaux comme point de repère des considérations spatiales. En effet, les analyses en sciences sociales et culturelles des phénomènes contemporains ont sensibilisé ces disciplines sur le fait que la catégorie « espace » est encore loin d'être caduque. Au contraire, une nouvelle appréhension de l'espace naît de la mobilité et de l'interconnexion. La thèse de la spatialisation ainsi façonnée renvoie aux nombreuses références spatiales du social qui, souvent, ne suivent pas des logiques d'ordre national mais traversent les frontières nationales et sont décrites comme des espaces sociaux, virtuels ou transnationaux. Ils ont en commun une perspective socioconstructiviste et relationnelle qui a considérablement contribué ces dernières années à l'accroissement de l'intérêt (re)découvert pour l'espace.

Tout comme la conception de l'espace substantialiste absolue, la *conception constructiviste relationnelle de l'espace* se réfère au monde physico-matériel : mais l'accent est mis sur les caractéristiques de ce dernier. Le regard converge vers l'espace en tant que relation lorsque la question de la disposition d'éléments physico-matériels pouvant être localisés sur une surface de la Terre est abordée. Le concept relationnel est, entre autres, attribué à Albert Einstein, qui, dans sa théorie de la relativité, réfutait la notion d'espace comme réalité supérieure. Il parlait de la qualité des dispositions du monde corporel, l'espace constituant alors une structure relationnelle entre corps et artefacts¹³. L'espace n'est donc plus considéré ici comme substantiel et indépendant de tout contenu, et les éléments physico-matériels jouent un rôle constitutif. La structure relationnelle entre les corps et les artefacts permet un accès à l'espace, modulable dans sa relationalité. Cette conception est généralement prise (implicitement) pour base par les disciplines où sont étudiés transactions, flux (*flows*) ou réseaux. C'est le cas par exemple dans la géographie économique relationnelle,

13. Voir Martina Löw, *Raumsoziologie*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2001, p. 34.

qui se détourne de l'approche spatio-économique pour développer la dimension spatiale à travers un tissu localisable de relations socio-économiques¹⁴. Dans les sciences politiques, la perspective constructiviste relationnelle se retrouve dans les théories de l'intégration, par exemple dans le régionalisme transnational. Celui-ci vise un processus d'intégration européen « par le bas » via la coopération interrégionale et la constitution de réseaux transnationaux entre les entités sub-nationales¹⁵. La sociologie des migrations pense également le spatial d'une manière constructiviste relationnelle, les flux de migration (trans)nationaux jouant un rôle constitutif dans l'émergence d'espaces sociaux transnationaux¹⁶. Les approches présentées ci-dessus à titre d'exemple abordent donc les relations translocales et en déduisent des structures spatiales.

La perspective constructiviste relationnelle ouvre ainsi une première possibilité de penser les frontières en termes de théorie de l'espace, puisqu'elles peuvent être reconstruites à l'aide des corps et des artefacts agencés par les frontaliers au cours des activités au quotidien. Mais le *spacing* transfrontalier¹⁷ comporte le risque que l'autonomie des frontaliers soit rehaussée et que l'on perde de vue l'influence des conditions spatiales (naturelles), des tracés des frontières nationales et des implications inhérentes aux systèmes qui y sont liés quant à la production de structures spatiales. Aussi Laura Kajetzke et Markus Schroer plaident-ils pour la prise en considération des deux aspects : « le pouvoir des structures spatiales » et « le potentiel créateur des individus¹⁸ ». En outre, la perspective constructiviste relation-

14. Voir Harald Bathelt et Johannes Glückler, *Wirtschaftsgeographie. Ökonomische Beziehungen in räumlicher Perspektive*, Stuttgart, Ulmer, 2003.

15. Voir Peter Schmitt-Egner, *Handbuch zur Europäischen Regionalismusforschung. Theoretisch-methodische Grundlagen, empirische Erscheinungsformen und strategische Optionen des Transnationalen Regionalismus im 21. Jahrhundert*, Wiesbaden, VS Verlag für Sozialwissenschaften, 2005, p. 148.

16. Voir Ludger Pries, *Die Transnationalisierung der sozialen Welt*, Berlin, Suhrkamp, 2008 ; et Christian Wille, « Zum Modell des transnationalen sozialen Raums im Kontext von Grenzregionen. Theoretisch-konzeptionelle Überlegungen am Beispiel des Grenzgängerwesens », *Europa Regional*, vol. 16, n° 2, 2008, p. 74-84.

17. Par la catégorie du *spacing*, Martina Löw (op. cit., p. 158) désigne des processus de production spatiale par un agencement de biens sociaux et d'êtres vivants.

18. Voir Laura Kajetzke et Markus Schroer, « Sozialer Raum: Verräumlichung »,

nelle présente encore le risque que l'espace soit uniquement redessiné de manière *descriptive* à l'aide de flux de transactions, de tissus relationnels ou de configurations de réseaux, et que la qualité de ces structures – en tant que spatialité dotée de sens – soit négligée. Quoique l'analyse implique la distinction entre la dimension descriptive et la dimension qualitative de l'espace, celles-ci constituent néanmoins deux aspects de la production spatiale imbriqués l'un dans l'autre. La conception susmentionnée devient évidente avec la conception socio-constitutive de l'espace qui met l'accent sur la signification de l'espace plutôt que sur les relations spatiales dispositionnelles.

Dans la *conception socio-constitutive de l'espace*, la position développée plus haut selon laquelle le spatial ne possède pas d'essentialité et qu'il faut le penser d'un point de vue social et relationnel, englobe en outre le *sens*. Il convient en premier lieu d'aborder la signification de l'espace vécu – qui se réfère à la perception subjective de structures dispositionnelles. Il s'agit ici d'espaces vécus tels que par exemple le « quartier étudiant », dans la représentation duquel se meuvent certaines interprétations et appréciations. La méthode de la *mental-map* (carte mentale) permet une approche empirique de telles représentations. Les représentations spatiales subjectives, que Löw¹⁹ qualifie de résultats de synthèse – au sens de synthétiser de manière cognitive sujets et artefacts en fonction d'une spatialité –, permettent un premier accès, portant sur le sens, aux espaces tels que les frontaliers les (re)produisent. Une autre interprétation de la conception socio-constitutive de l'espace se focalise sur l'interaction pratique et dotée de sens du sujet avec son environnement social et matériel. Dans cette optique, on suppose que la signification n'est pas inhérente aux corps et aux artefacts, et que c'est uniquement en interagissant qu'ils acquièrent un sens et qu'ils entrent ainsi en jeu dans des considérations spatiales²⁰. L'intérêt épistémologique consiste donc à définir com-

in Stephan Günzel (dir.), *Raum. Ein interdisziplinäres Handbuch*, op. cit., p. 192-203.

19. Voir Martina Löw, op. cit., p. 159.

20. Voir Benno Werlen, *Sozialgeographie alltäglicher Regionalisierungen*. Vol. 1. *Zur Ontologie von Gesellschaft und Raum*, Stuttgart, Franz Steiner, 1999, p. 223.

ment l'espace émerge dans sa dimension matérielle et sensée par l'agir du sujet.

C'est Benno Werlen qui, dans les années 1980, développe ce point de vue sur l'espace dans la géographie germanophone. Dans la « géographie sociale de régionalisations quotidiennes²¹ », il ne s'agissait plus de « subdiviser » le social en catégories spatiales : c'était les processus sociaux de la production de l'espace qui devaient être thématifiés. Selon la thèse de la spatialisation, les analyses de l'espace devaient alors se concentrer sur le « faire la géographie²² » des sujets ou sur les « géographies mises en scène praxéologiquement²³ ». D'un point de vue descriptif, les géographies ou l'espace expriment « les différentes mises en relation des sujets corporels avec d'autres données physico-matérielles²⁴ » ; d'un point de vue qualitatif, l'espace désigne les attributions et les interprétations de sens constituées dans le cadre de processus relationnels de mise en relation. Aussi les aspects de la conception socio-constitutive de l'espace – que l'on ne peut séparer qu'au niveau analytique – sont-ils ainsi désignés : d'une part, les structures dispositionnelles relationnelles d'artefacts et de corps créées dans l'agir quotidien ; d'autre part, les interprétations et attributions de sens envers le monde matériel et social qui façonnent l'agir au quotidien et ont un impact social.

La conception socio-constitutive de l'espace, avec ses recours à la vision constructiviste relationnelle de l'espace, entrouvre un accès à la (re)production des frontières par les frontaliers étendu à la dimension du sens et permettant une approche par l'action. Le caractère fabriqué de l'espace, présupposé dans cette position (l'espace pouvant s'étendre au-delà des frontières territoriales), esquivé le conflit théorique avec l'idée des ordres de l'espace conteneur de l'État national, et est capable de donner une configuration spatiale à l'entre-deux et à la liminalité.

21. Voir Benno Werlen, *Sozialgeographie alltäglicher Regionalisierungen*. Vol. 2, op. cit.

22. Ibid.

23. Voir Roland Lippuner, *Raum – Systeme – Praktiken. Zum Verhältnis von Alltag, Wissenschaft und Geographie*, Stuttgart, Franz Steiner, 2005, p. 31.

24. Benno Werlen, « Einleitung », in Benno Werlen (dir.), *Sozialgeographie alltäglicher Regionalisierungen*. Vol. 3. *Ausgangspunkte und Befunde empirischer Forschung*, Stuttgart, Franz Steiner, 2007, p. 10.

C'est le « faire la géographie » transfrontalier des sujets qui offre des points de départ à l'analyse des frontières comme (re)productions d'espaces et qui par ailleurs oblige à se pencher de façon critique sur la notion d'action.

L'action/la pratique du point de vue théorique

Faisant écho à la compréhension de l'espace fondée sur la notion d'action, on se pose la question de savoir comment la notion d'action doit être conçue pour décrire et analyser les frontières comme (re)productions d'espaces. Benno Werlen définit le « faire la géographie » comme une « activité au sens d'un acte intentionnel dans la constitution duquel les éléments socioculturels, subjectifs et physico-matériels sont tous signifiants²⁵ ». Werlen prête donc une attention particulière aux intentions et aux fins sur lesquelles les sujets axent leurs activités et dans le cadre desquelles en retour des éléments physico-matériels deviennent signifiants. Ce processus se modèle « plus ou moins consciemment sur un rapport de signification intersubjectif », au sens d'une « grille d'orientation préparée par la société et la culture » qui « existe indépendamment de l'actant²⁶ ». Cette compréhension de l'action dans son orientation vers les fins et les règles entretient une relation complexe avec les approches classiques d'explication de l'action, dont il s'agira de débattre en portant notre regard sur l'action dans des contextes transfrontaliers.

Les *approches d'explication de l'action orientées vers les fins* (celles de Max Weber ou de Vilfredo Pareto par exemple) se retrouvent en particulier dans le domaine de l'économie, et comprennent les théories qui expliquent l'action individuelle par des considérations de l'ordre de l'intérêt personnel et du rapport coût-efficacité. Ainsi, l'*homo œconomicus* est supposé posséder une orientation rationnelle

25. Benno Werlen, *Sozialgeographie. Eine Einführung*, Bern, Haupt, 2008, p. 282.

26. *Ibid.*, p. 287.

vers l'action, d'après laquelle un individu – sur la base d'informations et de capacités à atteindre un objectif – dirige consciemment son comportement vers des fins qu'il aura déterminées. Le social équivaut alors à la somme des actions individuelles coordonnées entre elles qui se dégage dans les situations interactives²⁷. On peut effectivement présumer certains intérêts et des calculs de coût-efficacité de la part des frontaliers, la (re)production des frontières comme expansion reposant souvent sur la maximisation des bénéfices personnels en raison de différentiels de prix, de différentiels de revenus (nets) ou de diverses offres attractives dans le domaine des loisirs en deçà et au-delà d'une frontière territoriale²⁸. Toutefois, une conception de l'action réduite uniquement à des fins et à des intérêts s'avère inopportune, dans la mesure où, notamment pour l'agir transfrontalier au quotidien, on ne peut pas partir d'informations exhaustives relatives aux calculs rationnels et aux attentes quant à l'atteinte des objectifs d'action.

Les *approches d'explication de l'action orientées vers la norme*²⁹, représentées par le modèle de l'*homo sociologicus*, expliquent l'organisation de l'action par des attentes, des valeurs et des rôles. C'est ainsi que les normes d'action partagées de manière collective et la faculté à respecter les normes prennent la place des fins de l'action. Dans ce cas, l'approche présentée ne thématise plus le social comme la somme d'actions individuelles, mais comme un consensus normatif stable qui régule la coordination intersubjective d'actions se contredisant potentiellement³⁰. Si l'on veut appliquer ce principe régulateur à l'action des frontaliers, il faut d'abord problématiser les collectifs intégrés selon les normes supposées. Suivant cette interprétation, le « faire la

27. Voir Andreas Reckwitz, « Die Entwicklung des Vokabulars der Handlungstheorien: von den zweck- und normorientierten Modellen zu den Kultur- und Praxistheorien », in Manfred Gabriel (dir.), *Paradigmen der akteurszentrierten Soziologie*, Wiesbaden, VS Verlag für Sozialwissenschaften, 2004, p. 307 sq. ; et Andreas Reckwitz, « Grundelemente einer Theorie sozialer Praktiken... », art. cit., p. 287.

28. Voir Christian Wille, *Grenzgänger und Räume der Grenze...*, op. cit., p. 219 sq.

29. Voir notamment les travaux de Talcott Parsons, de Robert Merton et d'Émile Durkheim.

30. Voir Andreas Reckwitz, « Grundelemente einer Theorie sozialer Praktiken... », art. cit., p. 282-301.

géographie » transfrontalier s'étend à au moins deux de ces collectifs, en deçà et au-delà d'une frontière nationale, pour lesquels on suppose généralement un autre consensus normatif sur l'action (il)légitime. La question de savoir si les normes sont respectées implique ainsi, particulièrement dans le contexte des frontaliers, la connaissance des règles sociales des deux côtés d'une frontière territoriale. Ce point de vue pense toutefois le social à partir de l'espace – et non le contraire –, occultant de ce fait le moment créatif-productif d'une transformation potentielle des routines d'action. C'est sur ce point que les approches orientées vers la norme s'avèrent peu solides pour expliquer l'action quotidienne, laquelle est caractérisée, notamment dans les contextes transfrontaliers, par des discontinuités, des incertitudes et une innovation culturelle³¹.

Les approches d'explication de l'action orientées vers la connaissance (celles, par exemple, d'Alfred Schütz, de Claude Lévi-Strauss ou de Roland Barthes) expliquent l'action non par des fins individuelles ou des normes collectives, mais par des ordres de connaissance. Ces derniers constituent le critère d'organisation symbolique de la réalité et d'attribution de signification sur lequel les sujets modèlent leur action. En conséquence, pour l'*homo significans*, on part également du caractère ordonné de l'action ; en revanche, les règles n'y sont pas normatives, mais cognitives, et ont un effet régulateur dans les processus de la représentation symbolique ainsi que dans ceux d'attribution de signification. Dans cette optique, l'action est donc assujettie à des codes culturels, à des systèmes symboliques d'après lesquels les sujets interprètent et reproduisent la réalité, de manière ordonnée³². Les ordres de connaissance cognitifs étant considérés comme intersubjectifs et stables, il en résulte à nouveau des problèmes lorsqu'ils sont employés comme régulateurs de processus de (re)production de la frontière. C'est ce qu'explique Alfred Schütz (1972) de façon évocatrice dans son

31. Voir Marc Boeckler, « Borderlands », in Nadine Marquardt et Verena Schreiber (dir.), *Ortsregister. Ein Glossar zu Räumen der Gegenwart*, Bielefeld, Transcript, 2012, p. 48.

32. Voir Andreas Reckwitz, « Die Entwicklung des Vokabulars der Handlungstheorien... », art. cit., p. 314-316 ; et Andreas Reckwitz, « Grundelemente einer Theorie sozialer Praktiken... », art. cit., p. 288.

exemple de l'étranger : celui-ci se fait reconnaître comme tel par des attentes fondées sur sa « normalité » ou par des ordres de connaissance inhérents à son « origine ». L'étranger aura surmonté son statut seulement au moment où il aura « fait l'apprentissage » des acceptations de fond et des systèmes importants de la culture d'accueil. Dans la rencontre de différents ordres de connaissance, Schütz opte donc pour le modèle de l'assimilation, qui vise une totale inscription de l'étranger dans les codes culturels constituant la normalité de la culture d'accueil, et qui n'accepte ni discontinuités dans les routines de l'action, ni offres de sens plurielles (c'est-à-dire circulant en deçà et au-delà des frontières). Quoique l'on ne puisse pas parler de culture « d'accueil » au regard des frontaliers, il faut partir d'incertitudes d'interprétation pour le « faire la géographie » transfrontalier, incertitudes qui – d'une manière interculturelisme classique – pourraient être attribuées à différents systèmes symboliques et ordres de connaissance dans lesquels le moment créatif productif de l'action – non considéré par les approches tournées vers la connaissance – représente un défi particulier.

Outre les problèmes cités, il est important de mentionner d'autres aspects problématiques pour l'analyse abordant l'espace comme (re)productions des frontières par les frontaliers. Ceux-ci incluent les systèmes de régulation et les rapports de signification qui, dans les approches présentées, sont considérés comme *existant en dehors* de l'action et agissant à l'intérieur des sujets comme modèles normatifs ou cognitifs. Cette approche soulève la question difficile de l'exécution « correcte » de systèmes de régulation et de symboles « valables » – particulièrement dans les contextes d'analyse transfrontaliers –, marginalisant la participation performative des sujets et les discontinuités. En outre, seule la dimension mentale de l'action est observée ; l'action corporelle observable et ses matérialisations sont délaissées. Les approches praxéologiques, elles, considèrent l'exécution corporelle de l'action et opèrent avec la notion de pratique (au lieu de celle d'action), introduisant de ce fait une série d'implications théoriques prometteuses pour la problématique soulevée dans cette contribution.

Les *approches orientées vers la pratique* (celles, par exemple, de Pierre Bourdieu, d'Anthony Giddens, de Theodore Schatzki et de Bruno Latour), en tant que variante socioconstructiviste des théories de la culture, développent – avec chacune son accentuation propre – une perspective sur l'action qui englobe la contingence culturelle et l'interaction corporelle du sujet avec son environnement social et matériel. L'action n'y est pas comprise comme un acte calé sur des fins et des normes, mais comme un enchaînement de pratiques ancrées matériellement et compréhensibles socialement qui se manifestent comme « répétition[s] et déplacement[s] permanents des modèles de mouvement et de l'expression de corps actifs et de choses », et qui « sont à la fois cohésives et rendues possibles par des formes de connaissance implicite³³ ». L'objectif de la recherche empirique est d'interroger les « *clusters* de pratiques » en relation les uns avec les autres, « et se déployant et se reproduisant constamment de façon dynamique³⁴ » à partir de leurs productions de sens contingentes et de leurs configurations spatio-matérielles. Dans ce cadre, le sens n'a pas d'existence supra-subjective, et il n'est pas non plus « déposé » dans la conscience de l'*homo in praxi*. Cette « absence de soutien³⁵ » par une structure de connaissance ordonnante dirige le regard vers l'accomplissement, c'est-à-dire vers la pratique sociale où la connaissance pratique est actualisée et émerge, constituant le cadre de l'interprétation ou de la manipulation pratique des choses³⁶. En conséquence, dans les théories de la pratique, le social ne se « dissimule » pas dans la cohérence normative d'actions rationnelles intentionnelles ou dans l'intersubjectivité de codes culturels, mais apparaît dans les performances contingentes de pratiques ancrées de caractère corporel-matériel via

33. Andreas Reckwitz, « Praktiken und Diskurse. Eine sozialtheoretische und methodologische Relation », in Herbert Kalthoff, Stefan Hirschauer et Gesa Lindemann (dir.), *Theoretische Empirie: Zur Relevanz qualitativer Forschung*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2008, p. 202.

34. *Ibid.*

35. Jörg Volbers, « Zur Performativität des Sozialen », in Klaus W. Hempfer et Jörg Volbers (dir.), *Theorien des Performativen. Sprache – Wissen – Praxis. Eine kritische Bestandsaufnahme*, Bielefeld, Transcript, 2011, p. 147.

36. Voir Andreas Reckwitz, « Auf dem Weg... », art. cit., p. 193.

lesquelles les ordres (et espaces) sociaux se créent, se reproduisent et se transforment³⁷.

Les approches praxéologiques semblent être fructueuses pour l'étude des frontières comme (re)productions d'espaces. D'une part, elles offrent des points d'ancrage pour la considération conceptuelle et empirique des corps et des artefacts – indispensables pour établir un lien avec les réflexions quant à l'espace. D'autre part, l'accent mis sur la dimension de l'accomplissement permet de surmonter l'existence supersubjective et les rapports de signification, car la connaissance pratique est affectée aux pratiques corporelles. De ce fait, ce qui compte, ce n'est pas tant la connaissance qui s'érige comme une qualité des frontaliers ou une zone territoriale en deçà et au-delà d'une frontière où certaines structures de connaissance bien définies sont (il)légitimes, que la question de savoir quelle connaissance est efficace et (re)produite ou peut être reconstruite dans des pratiques sociales³⁸. Par conséquent, la connaissance et l'action ne sont pas pensées comme séparées, mais imbriquées l'une dans l'autre dans le but de livrer des explications pour l'action du sujet et les (dés)ordres (et espaces) sociaux qui y sont (re)produits. C'est sur ce fond qu'on appréhendera la compréhension praxéologique de l'activité humaine et qu'on parlera ainsi des pratiques sociales (au lieu de l'action). En outre, nous mettrons en relation les réflexions développées sur l'espace et la pratique sociale pour l'analyse des frontières comme (re)productions d'espace.

37. Sur la/l'(in)stabilité de la pratique sociale, voir Hilmar Schäfer, *op. cit.*

38. Voir Andreas Reckwitz, « Grundelemente einer Theorie sozialer Praktiken... », art. cit., p. 291 sq. ; et Karl H. Hörning et Julia Reuter (dir.), *Doing Culture. Neue Positionen zum Verhältnis von Kultur und sozialer Praxis*, Bielefeld, Transcript, 2004, p. 11.

Étude des « espaces de frontière »

Les approches d'explication de l'activité humaine orientées vers la pratique se démarquent d'explications traditionnelles centrées sur l'action en se focalisant sur l'accomplissement ancré corporellement et le pont conceptuel établi entre la matérialité et la culturalité. Ces approches permettent non seulement de dépasser la dichotomie base/superstructure, mais elles ouvrent en outre par là une voie d'accès aux interrogations quant à l'espace qui partent du caractère socialement constitué et de la contingence des espaces. Les théoriciens de la pratique n'y renvoient – à de rares exceptions près³⁹ – que de manière générale, défendant le point de vue selon lequel « les pratiques sociales peuvent généralement être considérées comme un mode de spatialisation et qu'elles organisent l'espace et ses artefacts d'une certaine façon⁴⁰ », les pratiques sociales constituant alors un *activity-place space*⁴¹ par le fait de leur ancrage corporel et matériel. Cet espace ne doit par suite pas être pensé comme un conteneur, selon la conception substantialiste absolue, mais comme « un espace processuel et relationnel des pratiques et relations entre les participants corporels, les artefacts, les lieux et les environnements⁴² ». Ainsi aborde-t-on déjà des aspects centraux de l'analyse praxéologique des frontières comme (re)productions d'espace qu'il s'agira de répartir d'un point de vue conceptuel et d'approfondir. Ceci s'effectue au travers du modèle « espaces de frontière », qui ne doit pas être compris comme une théorie de l'action transfrontalière. Il s'agit plutôt de mettre en exergue une systématique de catégories heuristiques orientée vers des réflexions relevant de la théorie de l'espace et de la pratique qui ouvrent des perspectives de questionnement pour l'analyse de (re)productions spatiales

39. Voir par exemple Andreas Reckwitz, « Affective Spaces: A Praxeological Outlook », *Rethinking History*, vol. 16, n° 2, 2012, p. 241-258.

40. Andreas Reckwitz, « Subjekt/Identität », in Stephan Moebius et Andreas Reckwitz (dir.), *Poststrukturalistische Sozialwissenschaften*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2008, p. 91.

41. Voir Theodore Schatzki, *The Site of the Social: A Philosophical Account of the Constitution of Social Life and Change*, Philadelphia, Pennsylvania State U.P., 2002, p. 43.

42. Robert Schmidt, *op. cit.*, p. 240.

centrées sur le sujet dans des contextes transfrontaliers. L'explication suivante de ces catégories se structure selon le déroulement « a à d », sans toutefois présenter une structure logique linéaire. Les catégories sont plutôt reliées entre elles à la façon d'un rhizome.

- a. Selon la conception socio-constitutive de l'espace, les espaces émergent par les pratiques sociales, ce qui conduit au « faire la géographie » présenté plus haut. Les accès à de telles émergences spatiales « pratiques » ont alors lieu à l'aide de regards analytiques portés sur les réalités de vie quotidienne ou sur les assemblages de pratiques venant des sujets. Ce qui signifie qu'il convient d'analyser des pratiques sociales de frontaliers dispersées dans de multiples lieux, mais référencées les unes par rapport aux autres, afin de pouvoir déterminer les « espaces de frontière » qui y sont aménagés. Les conceptions de l'espace discutées dans cette communication et la perspective praxéologique offrent des approches pertinentes : considérer en premier lieu l'aspect matériel des « espaces de frontière » permet d'appréhender la compréhension relationnelle de l'espace d'après laquelle l'espace se déduit des structures relationnelles entre corps et artefacts. Du point de vue de la théorie de la pratique, il conviendrait ensuite d'interroger les pratiques transfrontalières des frontaliers en fonction des corps et des artefacts participant aux/agencés au sein des pratiques. Une telle démarche, qui cible les aspects physico-matériels des « espaces de frontière » conditionnant et permettant des productions d'espace, considère la corporalité et la matérialité des pratiques sociales dans leur donnée d'organisation spatiale.
- b. En termes de dimension relative au sens d' « espaces de frontière », on peut également identifier une convergence des réflexions d'ordre spatial et de la pratique sociale. Car, tandis que la conception socio-constitutive de l'espace met l'accent sur la signification des matérialités – qui ne se

constitue qu'en interaction avec les corps et les artefacts –, c'est la connaissance pratique mobilisée et actualisée dans l'accomplissement qui est centrale dans les pratiques sociales. Ces deux catégories renvoient aux processus d'interprétation et d'attribution de sens dans l'interaction avec l'environnement matériel et social. En s'appuyant sur les travaux de Gregor Bongaerts, on peut également parler d'un sens pratique incorporé qui se manifeste au travers de l'exécution corporelle de pratiques sociales et devient efficace en termes d'inter-subjectivité « sans que [...] les acteurs aient prévu le caractère porteur de sens de leur comportement de manière consciente et réflexive ou qu'il leur soit accessible sous une forme objective⁴³ ». On aborde ainsi le caractère implicite de la connaissance pratique qui se constitue dans la pratique et se manifeste dans la (dis)continuité praxéologique des pratiques ancrées dans le corporel et le matériel. Au regard des « espaces de frontière », il conviendrait d'interroger les pratiques sociales des frontaliers sur les logiques de la pratique qui y sont articulées – dans ce cas sous des formes d'interprétation et d'attribution de sens –, et que l'on peut supposer en général (et dans les contextes transfrontaliers en particulier) contingentes.

- c. On ne doit pas pour autant relever la contingence au niveau d'un moment arbitraire, puisque les sujets doivent être compris comme des croisements de pratiques qui se sont développées avec le temps et sont culturellement spécifiques⁴⁴. En se fondant sur cette compréhension, il convient d'examiner des moments conditionnant et permettant les pratiques sociales, moments qui – comme les structures sociales

43. Gregor Bongaerts, *Sinn*, Bielefeld, Transcript, 2012, p. 23.

44. Voir Andreas Reckwitz, « Praktiken der Reflexivität: eine kulturtheoretische Perspektive auf hochmodernes Handeln », in Fritz Böhle et al. (dir.), *Handeln unter Unsicherheit*, Wiesbaden, VS Verlag für Sozialwissenschaften, 2009, p. 169-182 ; et Julia Reuter, « Postkoloniales Doing Culture. Oder: Kultur als translokale Praxis », in Karl H. Hörning et Julia Reuter (dir.), *op. cit.*, p. 239-255.

au sens d'un « monde d'après expliquant⁴⁵ » – ne « sont » pas en dehors des pratiques, mais en revanche sont créés et situés dans les pratiques elles-mêmes « comme conditions et résultats sans cesse renouvelés de pratiques⁴⁶ ». Le modèle « espaces de frontière » aborde ainsi les aspects socio-structurels concernant des effets sociaux, culturels, politiques et économiques qui sont à la fois stabilisés et déstabilisés dans les pratiques. Ce double caractère peut être conceptualisé avec la notion de « ré-flexion » : il s'agit, d'une part de la continuité de pratiques sociales et, en corrélation, du recours à des aspects ou de la reproduction d'aspects socio-structurels (*réflexion*) ; d'autre part de la discontinuité de pratiques sociales et, par association, de la mutation ou de la transformation d'aspects socio-structurels (*flexion*). Il s'agit donc d'interpréter la pratique sociale « comme stratégie individualiste ou routine sociétale, comme action consciente ou mécanique, comme interprétation autonome ou comme réalisation de règles⁴⁷ ». En ce qui concerne l'analyse des « espaces de frontière », c'est notamment le caractère flexif des pratiques sociales qui importe, dans la mesure où il aide à designer et à saisir au niveau théorique la déstabilisation d'aspects socio-structurels et les moments productifs-créatifs.

- d. Le sens pratique incorporé – en tant que moment central de la connaissance pratique – est lié de différentes manières à des matérialités, et il est donc à nouveau fait appel aux aspects physico-matériels des « espaces de frontière ». Il s'agit ici des représentations corporelles de pratiques dans lesquelles les signes sont processualisés et la compétence démontrée, et qui confèrent un sens pratique aux corps ou sujets y participant⁴⁸. Cette caractéristique, que l'on peut

45. Jörg Volbers, art. cit., p. 150.

46. Robert Schmidt, *op. cit.*, p. 202.

47. Karl H. Hörning et Julia Reuter (dir.), *op. cit.*, p. 14.

48. Voir Robert Schmidt, *op. cit.*, p. 59 sq. ; Jörg Volbers, art. cit., p. 146 sq. ; et

comprendre comme « performativité corporalisante⁴⁹ », fait allusion au caractère événementiel des pratiques ainsi qu'à la relation de réciprocité émergente entre le corps accomplissant et le corps observant. Cette relation indique la perceptibilité des pratiques et leur compréhensibilité sociale que l'on peut supposer dans l'analyse – y compris dans des conditions (accrues) de contingence. Tandis qu'au travers de la corporalité et de la performativité, la dimension de signification de la compréhension socio-constitutive de l'espace connaît une conceptualisation en termes de structure inter-subjective, il convient de se tourner également vers la structure inter-objective des pratiques sociales. Il s'agit dans cette optique d'objets et d'artefacts qui sont utilisés de façon compétente dans les pratiques sociales ainsi que de conditions matérielles pour que les pratiques puissent émerger et être exécutées⁵⁰. Les significations et modes d'utilisation praxéologique d'objets et d'artefacts émanent d'une part d'eux-mêmes en raison de leur *affordance* (*en tant qu'appel...*), d'autre part des corps les manipulant (*...de la connaissance pratique*) : « [Les artefacts] sont manipulés et s'imposent, ils sont l'objet de l'affectation et de l'utilisation et influencent parallèlement la forme que les pratiques sociales peuvent revêtir⁵¹ ». La question du sens pratique que revêtent objets et artefacts conduit à nouveau à une relation de réciprocité performative entre les vecteurs de pratiques sociales vivants et non vivants, relation à laquelle on se doit de donner une réponse empirique.

Andreas Reckwitz, « Auf dem Weg... », art. cit., p. 190.

49. Sybille Krämer, « Was haben "Performativität" und "Medialität" miteinander zu tun? Plädoyer für eine in der "Ästhetisierung" gründende Konzeption des Performativen », in Sybille Krämer (dir.), *Performativität und Medialität*, Paderborn, Fink, 2004, p. 17.
50. Voir Erika Fischer-Lichte, *Performativität. Eine Einführung*, Bielefeld, Transcript, 2012, p. 161 sq. ; et Andreas Reckwitz, « Grundelemente einer Theorie sozialer Praktiken... », art. cit., p. 291.
51. Andreas Reckwitz, « Auf dem Weg... », art. cit., p. 193.

Il faut donc retenir que l'heuristique développée dans cette contribution se divise en deux dimensions imbriquées l'une dans l'autre, dont l'intersection représente le sujet supposé autonome et décentré, en l'occurrence le frontalier. Les catégories mises en relief sont liées entre elles de multiples façons et coïncident dans l'accomplissement ; néanmoins, leur isolation et leur appréhension séparée ouvre des perspectives d'analyse focalisée et des accès utiles à la description et à l'analyse des « espaces de frontière ». Il est donc possible d'interroger les corps et les artefacts participant aux pratiques sociales – comme aspects physico-matériels de la (re)production des frontières – en fonction de leurs agencements. Les espaces en devenir définissables par cette approche peuvent s'étendre au-delà des frontières territoriales, reflétant les réalisations référencées les unes par rapport aux autres de l'assemblage de pratiques appelé « migration pendulaire » dans sa configuration spatiale. Parallèlement, il est possible d'étudier les corps et les artefacts d'un point de vue performatif, ce qui place au centre de l'intérêt les questions d'inter-subjectivité et d'inter-objectivité ainsi que celles relatives aux significations et (dés)ordres sociaux émergeant dans les contextes transfrontaliers. Il est possible, si on les considère sous l'angle de la réflexion, de continuer à poser aux corps et aux artefacts la question de savoir dans quelle mesure les effets politiques, économiques, culturels ou sociaux influent sur les pratiques transfrontalières ou dans quelle mesure ces dernières influent sur les aspects socio-structurels. On pourrait continuer d'établir la liste des perspectives de questionnement potentielles pour analyser les « espaces de frontière », mais il convient d'élaborer cette liste minutieusement et de manière spécifique selon l'objet d'étude, c'est-à-dire l'assemblage de pratiques considéré. Il s'agit ici notamment de se pencher sur les relations existant entre les catégories analytiques développées, étant donné que celles-ci créent un lien entre culture et matérialité, et qu'elles ouvrent des perspectives en termes d'espace vers les processus sociaux dans les contextes transfrontaliers. Les conclusions sur les « espaces de frontière » obtenues par une analyse praxéologique ne peuvent être que des conclusions sur leurs processus de (re)production à la fois culturels et matériels qui se réfèrent

aux relations de réciprocité et aux éléments de pratiques sociales alors examinés. En somme, il est évident que la pratique sociale n'est pas une catégorie analytique au sens étroit du terme, mais la catégorie de référence d'une perspective de recherche axée sur l'accomplissement (corporel) qui se centre sur la performativité, la contingence, la matérialité et le sens.

Réflexions méthodologiques conclusives

Le point de départ de cette contribution était la question de savoir comment penser les frontières comme espaces et comment de tels « espaces de frontière » peuvent être répartis en catégories heuristiques. À cet effet, la perspective socioconstructiviste a permis de se pencher en premier lieu sur les modes de (re)production des frontières, notamment sur le mode de l'expansion, qui implique dans une optique théorico-conceptuelle une dimension spatiale et liminale. Les réflexions d'ordre théorique sur l'espace et la pratique ont justifié la transposition de ces deux dimensions dans un modèle heuristique potentiel destiné à l'étude empirique des frontières comme (re)productions d'espace.

Pour les instruments développés, les régions transfrontalières constituent un champ d'application privilégié car la (re)production d'« espaces de frontière » y devient particulièrement apparente, les modes de négociation des frontières y ayant plus d'importance au quotidien qu'ailleurs, en particulier le mode de l'expansion introduit avec le terme de « frontalier ». Cette réflexion ne se limite pas à des phénomènes tels que le travail, les courses ou l'organisation des loisirs transfrontaliers, elle englobe généralement des phénomènes qui peuvent être mis en relation avec des franchissements de frontières et la mobilité circulaire physique plus ou moins régulière. Les travailleurs transfrontaliers (dits *frontaliers*) sont un exemple idéal-typique de tels phénomènes, dont il est possible d'étudier les pratiques sociales et les assemblages de pratiques dans leurs dimensions respectives

relevant du domaine du sens et du matériel, ainsi que dans leur configurations multilocales : citons par exemple le trajet pour aller au travail, les interactions avec les collègues, la communication en langue étrangère, les pratiques du quotidien, les pratiques de sociabilisation, et bien plus encore⁵². Mais de la même façon, est-il possible de transférer le modèle heuristique sur des formes de mobilité transfrontalières similaires dans des contextes de « vastes espaces », ce qui ouvrirait la voie à un champ d'applications supplémentaire ? Le modèle offre en effet également des points d'ancrage pour l'étude des frontières comme (re)productions d'espaces telles que les constituent les travailleurs saisonniers, les travailleurs nomades, les proches de la *jet set* – en un mot : les formes de vie transnationales.

Du point de vue méthodologique, on se doit de rappeler, pour ces champs d'application, la catégorie-clé de la pratique sociale dans sa relationalité⁵³, c'est-à-dire ses références et renvois aux autres pratiques, références et renvois qui – rapportés à un objet d'étude déterminé – constituent un assemblage de pratiques organisant l'espace. Pour l'étude de tels *clusters* de pratiques, Robert Schmidt propose des méthodes « qui parcourent les différents contextes des objets soumis à l'observation et suivent les enchaînements de pratiques au-delà de leurs lieux distincts⁵⁴ ». Selon lui, le procédé, qualifié d'« observation transsituative », conquiert ses objets au travers des divers lieux et scènes, cartographie les terrains et suit les objets et sujets dans leurs mouvements⁵⁵. Néanmoins, les réalisations de pratiques directes (avec leurs renvois à d'autres pratiques) restent toujours la plus petite unité d'analyse, laquelle n'est très souvent qu'indirectement accessible au chercheur. S'il est vrai que les *pratiques présentes* sont directement accessibles par le biais de la matérialité présente et observable des corps et des artefacts, les interprétations *via* l'articulation/perception

52. Voir par exemple Christian Wille, « Zur Persistenz und Informalität von Räumen der Grenze. Theoretisch-konzeptionelle Überlegungen und empirische Befunde », *Itinera – Schweizerische Zeitschrift für Geschichte*, n° 34, 2013, p. 99-112 ; et Christian Wille, *Grenzgänger und Räume der Grenze...*, op. cit.

53. Voir Hilmar Schäfer, op. cit., p. 369 sq.

54. Voir Robert Schmidt, op. cit., p. 256.

55. *Ibid.*, p. 255.

visuelle ou auditive restent néanmoins masquées. Il convient donc de les dévoiler de manière indirecte, « ce qui signifie qu'il faut déduire les schémas implicites à partir d'énoncés, d'actions, de modes de manipulation (des choses) explicites, etc⁵⁶. ». L'interview en tant que méthode semble convenir par exemple pour dévoiler des interprétations au niveau langagier, tandis que les cartes mentales aident à dévoiler celles-ci au niveau visuel. Dans le cas des *pratiques révolues*, le problème de l'accès aux pratiques *in situ* se complexifie : la matérialité des corps et des artefacts participant aux pratiques ne peut pas se concevoir ici directement, bien qu'une observation transmise par les médias (par exemple *via* le film, la photographie) soit possible. Les interprétations elles aussi ne peuvent alors être saisies qu'indirectement (par exemple *via* des interviews de témoins de l'époque) ; ici, des méthodes d'analyse des textes peuvent y remédier, lorsqu'on interroge par exemple des descriptions de pratiques écrites ou des documents personnels tels que lettres ou journaux sur la connaissance pratique et les configurations spatiales « qu'ils recèlent en eux ». De manière générale, ces réflexions problématisantes doivent nous sensibiliser au fait que, pour des raisons pratiques de recherche, l'étude des frontières comme (re)productions d'espace est obligée de faire appel à des informations sur les pratiques ou sur les catégories analytiques.

Enfin, il convient de remarquer que l'étude empirique des frontières comme (re)productions d'espaces met vraisemblablement à jour au sein des différents objets d'étude des aspects spécifiques qui, avec le modèle développé dans cette contribution, ne sont qu'effleurés ou ne sont pas considérés. C'est ainsi que, par exemple, l'heuristique n'examine pas les problèmes relatifs au pouvoir, ce qui signifie qu'elle ne propose pas de perspective explicite vers « l'action dirigée vers l'action⁵⁷ », et par voie de conséquence pas de perspective politique vers les « espaces de frontière ». Toutefois, dans l'esprit d'un cadre de références, ce modèle semble suffisamment ouvert et apte à ouvrir la voie à des composantes analytiques et à des intérêts épistémologiques plus

56. Voir Andreas Reckwitz, « Praktiken und Diskurse. Eine sozialtheoretische und methodologische Relation », p. 196.

57. Nous nous appuyons ici sur les concepts développés par Michel Foucault.

élaborés issus des *cultural studies*, notamment du *practice, performative* ou *spatial turn*⁵⁸.

58. Voir Stefan Moebius (dir.), *Kultur. Von den Cultural Studies bis zu den Visual Studies. Eine Einführung*, Bielefeld, Transcript, 2012 ; et Doris Bachmann-Medick, *Cultural Turns. Neuorientierung in den Kulturwissenschaften*, Reinbeck, Rowohlt, 2007.